temps, il arriva près d'un domaine, avec une haute grille métallique et une avenue de gravier blanc. Juste en face, de l'autre côté de la route, un grand échiquier se dressait sur le talus. « Ils compliquent beaucoup trop de choses, se dit-il, de plus, il n'y a pas de pions. » Vu en diagonale, l'échiquier devait avoir la taille de deux hommes.

« Venez ici », cria un jardinier. Fritz poussa la lourde grille et monta l'avenue. « Regardez, dit l'homme, nous plantons un peu de tout. » Il montra des parterres de fleurs. Il y avait aussi de petites pelouses, bordées de fleurs grimpantes qui rampaient, faute d'un mur ou d'un arbre. En y regardant de plus près, il vit que ce n'étaient pas des fleurs, mais un de ces légers tissages de laine, tendu comme sur une bobine, avec lesquels les enfants tricotent des brides. Alors il prit peur. Il voulut s'enfuir, mais il marcha sur le bord bariolé d'une des pelouses et s'y prit les pieds. Il se dégagea enfin, mais alors il entendit approcher le danger : un bruit de crécelle lent, trépidant comme celui d'un rouleau compresseur. Il s'enfuit sur la route, mais l'horreur le suivait. En regardant derrière lui, il ne voyait jamais rien mais il savait que, s'il attendait une seconde, elle apparaîtrait dans le virage. Il se précipita dans une maisonnette, mais une voix de femme cria : « Oh là, que se passe-t-il ici ? » « Chut, chut », cria-t-il. Mais la voix continuait à hurler.

Il entendit alors l'engin quitter la route et se diriger vers la maison. Il y pénétra et, en un dernier effort, Fritz se précipita dans l'escalier en colimaçon vers la cave. En trébuchant à moitié, il sauta les marches, mais la poursuite le harcelait, d'abord lentement, puis de plus en plus vite et plus bruyamment.

Plus il descendait en suivant les virages de l'escalier, plus il perdait de son avance. Il vit alors le fond de la cave. Il trébucha et tomba. Tout devint noir. « Je ne vous dérange pas ! » dit une voix.

Il se réveilla le visage humide, referma plusieurs fois les yeux et resta quelques minutes à moitié assis, appuyé sur le coude, avant d'oser se recoucher.

IV

Lorsqu'il se réveilla le matin à huit heures moins le quart, il pensa tout de suite : « C'est le premier jour de Noël. » Il n'y avait pas de fleurs sur les vitres. « Peut-être est-ce le dégel », pensa-t-il, puis il se retourna et dormit jusqu'à huit heures et demie. « Ne pas rester couché plus d'une demi-heure », pensa-t-il lorsqu'il se réveilla de nouveau. Il se rendormit pourtant et ne se réveilla qu'à neuf heures vingt, lorsque sa mère ouvrit la porte et dit :

— Si tu te levais ? Je vais cuire les œufs.

Il se releva à moitié, mais se recoucha et tira les couvertures sur son visage. Il huma l'odeur de sommeil de son corps et se demanda : « Quelqu'un d'autre sentirait-il cette odeur comme moi ? » Il était onze heures et demie. « Il est vraiment temps de me lever », pensa-t-il. A onze heures trente-cinq, il repoussa lentement les couvertures.

Après s'être lavé et rasé, il prit ses vêtements sous le bras et alla s'habiller dans le living-room bien chauffé. Il y avait un œuf sur son assiette.

— Tu n'aurais pas dû le préparer, dit-il à sa mère, moi je l'aurais fait. Maintenant, il est froid.

— Je ne savais pas que tu te lèverais si tard, dit-elle.

Son père entra, vêtu de son pardessus ; il portait un manteau sur le bras.

— Nous allons prendre le café chez la famille Geitekooi, dit sa mère et elle mit son manteau.

Lorsqu'ils furent sortis, Fritz découpa son œuf froid sur son pain et mangea quatre tartines. Après avoir desservi la table, il

fit longtemps les cent pas. La radio jouait de la musique d'orgue. Au bout de dix minutes il l'arrêta et passa dans la pièce à côté.

— Négligence, gaspillage, abrutissement, dit-il en éteignant le feu à gaz, grand ouvert.

Dehors, une gouttière dégoulinait sur le trottoir, de l'autre côté de l'eau. « Comment ça se fait-il ? Il n'a pas encore neigé, pensa-t-il. Il y a longtemps. Je ne voulais pas lui prêter mon chandail. Ça lui donnerait une odeur de Joop, disais-je. » Il sifflota entre les dents et se dit : « A la fête d'anniversaire, je m'en souviens. Cette petite fille présomptueuse. Je voudrais être une pierre, disait-elle, alors je n'aurais pas besoin de vivre. Tout le monde a sursauté. Naturellement elle avait lu ou entendu ça quelque part. »

On sonna. « Dieu nous préserve », marmonna-t-il et il alla ouvrir.

— Fritz Van Egters est à la maison ? demanda une voix, qui hésita en disant ces mots.

Un homme très grand monta, coiffé d'un chapeau gris. Il avait le visage pâle et gonflé, sa tête ne semblait pas tenir sur mais devant ses épaules. « Si, à plus ample examen, son dos et ses épaules ne semblaient pas normaux, il serait bossu », pensait Fritz.

— Tu as un instant ? demanda le visiteur en agitant fiévreusement les mains. Je peux te parler un instant, Fritz ?

— Naturellement, Lande, dit Fritz, d'ailleurs je suis seul à la maison, entre.

— Je viens pour une question sérieuse, dit l'homme en enlevant son chapeau. — Il ne lui restait au milieu du crâne, que des cheveux clairsemés. — Je peux te parler ici en toute tranquillité ? demanda-t-il lorsqu'ils furent assis face à face dans la pièce à côté.

— Bien sûr, dit Fritz, je suis plein d'impatience. De quoi, s'agit-il ? J'ai tout le temps mais d'abord, il faut que je sache de quoi tu parles.

— Eh bien, dit le visiteur, n'as-tu pas dit un jour : « Maurice a des tendances criminelles, méfie-toi. » C'est bien toi qui me l'as dit, n'est-ce pas ?

— Oh, dit Fritz, criminelles. Criminelles, oui, peut-être l'ai-je dit.

— Je viens te voir, dit Lande en sortant sa pipe, qu'il vida à

l'aide d'un crayon au-dessus du cendrier, pour avoir une certitude.

— Pour l'amour du ciel, viens-en au fait, dit Fritz, commence par me résumer la question. Tout comme dans les journaux. D'abord une synthèse de l'ensemble, puis les détails de l'histoire.

— Eh bien, dit Lande, il y a une heure et demie on a sonné chez moi. Ma femme a ouvert. Elle dit : « C'est Maurice. » Moi je me demande : « Que vient-il faire un dimanche matin ? » Il avait avec lui deux livres que je lui avais prêtés et que je lui avais déjà redemandés plusieurs fois. Je lui demande : « Tu viens uniquement me rapporter ces livres ? » Il me dit : « Non, j'avais à faire dans le quartier. » Je venais de me laver les cheveux et alors ils sont toujours si secs que j'y mets de la brillantine. J'avais mis la boîte de brillantine... Tu te sers de brillantine ?

— Non, dit Fritz, continue.

— Eh bien, j'avais mis la petite boîte sur le feu pour l'amollir et nous la regardions ensemble et nous parlions de brillantine. J'en ai mis un peu sur mes cheveux, puis, comme j'avais les mains grasses, je suis allé les laver dans la cuisine. J'étais en train de le faire quand j'ai pensé soudain : Je devrais laisser couler le robinet et entrer brusquement dans la pièce. Mais je ne l'ai pas fait. Ma femme était au grenier. Je me suis essuyé les mains et, dès que le robinet fut refermé, j'entrai vivement. Maurice se trouvait, encore un peu gauche, au milieu de la pièce et j'avais l'impression que d'une main, il lissait encore la poche de son veston, la poche droite. Et du coup, il dit : « Lande, il faut que je m'en aille, je suis pressé. » Il était à peine parti d'une minute que je regardais dans la boîte en fer-blanc où je range parfois mes économies, sur le buffet. Sous un carnet de notes, il y avait, depuis quelques jours, deux billets de cent florins.

— Et ils n'y étaient plus, dit Fritz. Et alors qu'as-tu fait ?

— J'ai d'abord interrogé ma femme, qui savait aussi pertinemment qu'ils s'y trouvaient. Je ne les avais pas mis dans mon portefeuille, je l'ai encore vérifié. Alors je suis allé chez lui. Il n'y était pas, mais son père était à la maison.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Moi je lui ai dit : « Duivenis, je dois vous parler seul et tout de suite. C'est grave. Il s'agit de Maurice. » Lorsque je lui

eus raconté l'affaire entre quatre yeux, il a dit : « Je vais le lui demander et si c'est lui qui l'a fait, il le dira bien. »

— Tu as raison de me tenir au courant, dit Fritz. Et maintenant, tu attends les événements, n'est-ce pas ?

— S'il dit que c'est faux, dit Lande, que dois-je faire ? Faut-il le croire ? Tu penses qu'il en est capable ?

— Oui, dit Fritz, je l'en crois parfaitement capable. Je le crois même capable de bien pis. Et j'en sais d'ailleurs beaucoup plus long.

— Quoi, quoi donc ? demanda Lande.

— Je ne te le dirai pas. Mais je te conseille de tenir bon. Il a ces deux cents florins et il doit les rendre. Moi je n'hésiterais pas et, s'il refuse, j'en ferais une question de police.

Lande sortit sa pipe d'un sachet pointu qu'il tira de sa poche et il l'alluma.

— Nous verrons, dit-il, et, debout, il se mit à reboutonner son manteau.

— Il y a toujours et partout quelque chose, dit Fritz en souriant, évidemment, tes nerfs reprendront le dessus. Comment va ton défaut d'élocution ?

— Ça marchait justement beaucoup mieux depuis quelques jours. Tu remarques une anomalie dans ma façon de parler, Fritz ?

— C'est un peu précipité, dit Fritz, mais la prononciation est normale.

L'autre se leva et partit.

— J'espère que tu me tiendras au courant, dit Fritz en le reconduisant.

Il éteignit de nouveau le feu à gaz qu'il avait allumé pour l'entretien et rouvrit la radio dans le living-room. Un speaker faisait une longue conférence sur la culture des oignons à fleurs chez soi. Sur les autres longueurs d'ondes, il ne trouva rien qui lui plût. Il laissa le poste, en douceur, sur une station anglaise. On entendait faiblement un air de violon monotone. Il cracha dans le feu et vit chaque caillot former un instant une bulle brune sur le charbon, avant de s'évaporer. Lorsqu'il n'eut plus de salive, il se mit sur la pointe des pieds et pissa dans le feu mais fut surpris par le nuage de cendre fine qui explosa par le clapet. Il alla s'asseoir sur le divan et contempla ses chaussures.

Au bout de dix minutes, il pensa : « Cette vapeur dans la pièce a une odeur infecte. »

Très loin, il entendit le halètement d'un train. « Ainsi passe le temps », pensait-il. Il prit entre ses dents le dos de sa main droite et tira la peau vers le haut. Puis il passa dans la chambre du fond où, dans le coin derrière la commode, il y avait une glace.

— Ça, c'est une bonne glace, dit-il à haute voix.

Il commença par se peigner les cheveux en avant, puis en hauteur, puis en deux moitiés. Avec un crayon à l'aniline, il dessina une petite moustache au-dessus de sa lèvre supérieure. Il siffla *La Marseillaise*, imprima de la main droite des traces de doigts gras sur la glace et revint à la radio ; une station néerlandaise donnait les nouvelles.

— Vous allez entendre la marche *King Football*, dit le speaker ensuite.

« Maintenant, se dit-il lorsqu'il eut éteint la radio, je devrais mettre la porte au demi-verrou, commencer par me rouler à terre, crier longtemps oh ! oh ! et casser toutes les vitres avec une barre de fer. Et, lorsqu'ils accourront d'en bas et d'en haut, m'évanouir quand ils auront enfoncé la porte. Et vivement à l'asile. » « *Tralala-lala*, chantonna-t-il, *tralala-lalalali*. »

Un cloporte courait sur la tapisserie. Il prit une allumette et l'alluma si près de l'insecte qu'au moment où la flamme jaillit il put appuyer la tête de l'allumette sur la bestiole, qui se recroquevilla et tomba par terre.

— Une exécution pénible mais rapide, dit-il à haute voix. La pitié est condamnable. Et pourtant c'est dommage, poursuivit-il en levant l'index, j'ai tué un être vivant.

Il entendit quelqu'un entrer dans le couloir.

— Est-ce ici la chambre de tortures privée ? demanda Louis Spanjaard en entrant. Est-ce le rayon des simples brûlures ? Ou est-ce ta propre puanteur ?

— Je pourrais te dire : Tu sens ta lèvre supérieure, dit Fritz, mais je vais te raconter. J'ai répandu de l'eau sur le feu.

— Ah, oui, dit Louis. — Il ne portait pas de pardessus mais une veste de cuir. — Que fais-tu ?

— J'étais justement en train de réfléchir à mes péchés, dit Fritz.

— Très bien, dit Louis, c'est un jour idéal pour le faire.

— Est-ce qu'il dégèle ? demanda Fritz.

— Presque pas, dit Louis.

— Dis-moi, demanda Fritz, quand tu étais petit, tuais-tu aussi méchamment les insectes ? — Louis ne répondit pas. — Tu sais ce que je faisais ? Quand je voyais de ces grandes araignées, tu sais, avec un tout petit corps et de très longues pattes, qu'on appelle des faucheux, je leur coupais les pattes pour voir ce qu'elles feraient. A la campagne, j'ai même enterré vifs des crapauds. Toi aussi ?

— Je ne m'en souviens pas, dit Louis.

— Quand il y avait une guêpe à la maison, continua Fritz, je prenais un couteau de table et je la poursuivais jusqu'à ce qu'elle se colle à une vitre. Alors, je détachais l'arrière-train du corps, c'est plus sûr. Le dard reste dans le morceau coupé, qui monte et descend, c'est très drôle. Et l'avant volette encore un peu.

Louis ne dit rien.

— Tu sais, continua-t-il plus doucement, j'attrapais aussi des petits poissons que je gardais dans un aquarium. J'avais une cuillère verte pour les en sortir. Alors je les mettais à sec et je les regardais avec attention pour voir comment mourait un de ces poissons, par ma seule volonté. J'ai brûlé beaucoup d'araignées aussi.

— Oui, oui, monsieur Egters, dit Louis.

« Que faut-il dire maintenant ? » pensait Fritz.

— Si on allait au cinéma, Louis ? demanda-t-il en prenant un journal avec les réclames de cinéma. Il y a un bon film au *Princeps*. Quelle heure est-il ? Une heure trente-cinq. Ça commence à deux heures moins le quart et à quatre heures moins le quart. On n'y sera pas pour deux heures moins le quart. Mais nous pourrions aller ensemble chercher des places pour quatre heures moins le quart. *Le Septième Voile*, ça ne doit pas être mal.

— On y va en tram ? demanda Louis, après avoir lu à haute voix le titre du film.

— Allons-y à pied et rentrons en tram, dit Fritz. Et nous ferons de même la seconde fois, c'est économique.

— Y aurait-il moyen de dîner chez vous ce soir ? demanda Louis, en se dirigeant vers le centre de la ville.

— Bien sûr, répondit Fritz.

Au cinéma, il y avait foule. Fritz prit deux places devant, le dernier rang qui ne fût pas entièrement vendu.

— En tout cas, ce n'est pas cher, dit-il en mettant les billets dans son porte-monnaie.

Là-dessus ils virent arriver le tram, atteignirent l'arrêt juste à temps et rentrèrent vite à la maison.

Ils se trouvèrent devant la porte en même temps que les parents de Fritz. Une fois rentrés, après avoir couru quelques minutes de la cuisine au living-room et vice versa, la mère de Fritz demanda :

— Fritz, qu'as-tu fait des clés du grenier ?

— Je n'y ai pas touché, répondit-il.

— Tu n'as pas été chercher de charbon en notre absence ?

— Non, dit-il.

Tandis que Fritz la suivait, elle chercha sur l'appui de la fenêtre de la cuisine, sur la table, le buffet et la cheminée du living-room et même dans la bibliothèque. Puis elle s'assit sur une chaise à côté du feu, les mains sous le menton.

— Que personne ne sorte, dit Fritz.

Louis, assis à côté de lui sur le divan, lui donna un coup de coude. Son père était debout près de la fenêtre et feuilletait un livre.

— Je crois que je sais, dit-elle brusquement, je crois bien que je les ai mises sur le charbon, dans le seau. Alors elles sont tombées au feu. Regarde un peu si elles n'ont pas roulé au fond du seau.

Louis se mit à rire en reniflant violemment. Fritz regarda dans le seau déjà à moitié vide. « La justice est son nom, se dit-il, son bras est puissant. »

— Non, dit-il, elles ne sont pas dedans.

— Que faire ? demanda-t-elle.

— Y mettre du pain de seigle avec du sirop, répondit-il, elles sortiront d'elles-mêmes.

— Le poêle s'éteindra tout à l'heure, dit-elle. Va chez Tinteler et demande-lui si nous pouvons emprunter sa boîte de clés pour essayer.

Il partit avec Louis et revint au bout d'un instant avec une boîte ronde en métal bleu.

— Cherche toujours, dit-il en la mettant sur la table. Nous devons partir.

Ils sortirent.

— Il gèle, dit Louis, lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin.

— Comme tu dis, répondit Fitz.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au cinéma.

— Ça ne ressemble ni de loin ni de près à ce que je m'imaginais, dit Fritz, lorsqu'ils sortirent en traînant les pieds à la fin de la séance, tu vois comme on a tort de se fier au goût des autres.

— Ce n'était pas si mal, dit Louis.

Dans le tram, un homme était assis, vêtu de noir avec de grandes bottes grises. Il portait un chapeau melon et avait épinglé un tas de choses sur sa poitrine : des médailles, des sous, des plombs de saucissons, des pièces belges percées d'un trou et une quantité de chaînes.

— C'est le dégel, mes amis, c'est le dégel ! criait-il d'une voix monotone. C'est fou ce dégel, quel dégel ! Il pleut de l'eau chaude, mes amis, attention !

Sur quoi il partit d'un éclat de rire bruyant.

Dans la voiture, chacun se taisait et le regardait.

— Oui, mes amis, je vous le dis, cria-t-il en souriant au moment où Fritz et Louis descendirent.

Lorsqu'ils rentrèrent chez Fritz, sa mère dit :

— Aucune clé ne va ; j'ai emprunté du charbon à Hennie. Je ne pourrai pas en demander une autre aux entrepreneurs avant vendredi. Cette nuit je laisserai le feu s'éteindre.

— De toute façon, les clés seront complètement déformées quand elles en sortiront, dit Fritz.

— Que fais-tu ce soir ? demanda Louis, lorsqu'ils furent assis à table.

— Je crois que j'irai chez Walter Graafse, dit Fritz.

— C'est ce garçon au visage de pomme de terre ? Ce fantasque, ce mythomane ?

— Oui, en effet.

— De qui parlez-vous ? demanda le père de Fritz.

— De quelqu'un d'autre, répondit Fritz.

— J'ai bien mangé, dit Louis, lorsqu'ils firent un bout du chemin ensemble, chez vous, je n'ai jamais à me plaindre du menu.

Ils se quittèrent près d'une horloge, à un carrefour.

Pendant dix minutes, Fritz traversa un quartier animé. Puis il

se dirigea vers le sud, par des ruelles étroites, jusqu'à ce qu'il atteigne un canal bordé de grands arbres. Il monta les marches raides d'un perron élevé, avec une rampe de fer des deux côtés et il sonna. Un chien aboya, il y eut un remue-ménage et enfin un jeune homme habillé de brun vint lui ouvrir. Il écarta les cheveux de son visage et dit :

— Entrez, seigneur Fritz, entrez.

Fritz suivit ce gros garçon trapu.

Après avoir traversé un long couloir, ils montèrent l'escalier et entrèrent dans une pièce chauffée au gaz. Elle était encombrée d'armoires, de tables et de rayons, sur lesquels s'entassait du matériel électrique composé de lampes, cordelières, magnétos, transformateurs, compteurs et bobines. La lumière venait d'une ampoule nue au plafond.

Deux personnes étaient assises près du foyer à gaz : un jeune homme à petite moustache, vêtu d'un battle-dress gris, dont le haut était ouvert ainsi que sa chemise, et une grosse fille aux cheveux noirs.

— Ça, c'est Albert, dit Walter, je n'ai pas besoin de te présenter ma chère sœur.

Il offrit des cigarettes.

Un chien apparut en bondissant lorsqu'il ouvrit une porte. « Ce chien sort-il d'une armoire ? » se demanda Fritz. C'était un chien noir tacheté de blanc, de taille moyenne. L'animal essaya aussitôt de lécher le visage de Walter, mais lorsque celui-ci cria : « Couché ! Attention ! » il se coucha tout de suite sous une table.

— C'est un animal difficile, dit Walter, l'autre jour, il a dévoré les gâteaux que nous avions mis à refroidir sur l'appui de la fenêtre. Alors je lui ai tenu les pattes de devant contre le feu, et quels hurlements ! Mais c'était une bonne leçon. Hein, Fox ? dit-il en prenant le chien par les pattes antérieures, mais l'animal se mit à gémir, se débattit et s'enfuit.

— Tu dois voir ce que j'ai acheté, dit Walter et il emmena Fritz dans la pièce de devant.

Le jeune homme en battle-dress les suivit. Lorsque Walter eut allumé, Fritz vit, au milieu de la pièce, un piano d'un modèle particulier, un petit quart-queue avec des touches étroites, moins nombreuses que celles d'un piano normal. Il en tou-

cha quelques-unes. La tonalité était aiguë et pénétrante comme celle d'une guitare.

— On dirait un clavecin, ou comment dit-on ? demanda-t-il. C'est cela ?

— Non, dit Walter, ce n'est pas cela. A la salle des ventes on l'appelait ainsi, mais c'est plus près de l'épinette. Je crois que cela tient le milieu entre l'épinette et le piano moderne.

— Le son est ravissant, dit Fritz, combien l'as-tu payé ?

— Cent vingt-cinq florins.

— Pas cher, dit Fritz.

Le jeune homme en battle-dress s'assit sur une chaise devant l'instrument et ouvrit une partition, qui se trouvait dessus. Il compta les touches du bout des doigts, fredonna quelques notes et se mit à jouer.

— C'est incroyable, c'est merveilleux, murmura Fritz. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il lorsque ce fut fini.

Il ne voyait aucun titre sur la feuille de musique.

— Une partita de Bach, répondit Albert. Je la joue aussi à la guitare, car il existe une transcription pour luth.

— Au nom du ciel, réfléchissez un instant, dit soudain la sœur de Walter en entrant. — Elle prit la partition et ferma l'instrument. (« Quel beau bois brun clair », pensait Fritz.) — Réfléchissez donc, dit-elle, à ce qui se passe en haut.

— Oh, Clara, celle-là crèvera bien sans notre collaboration, dit Walter.

Ils revinrent près du feu.

— Qu'est-ce qui se passe en haut ? demanda Fritz.

« Clara boite », pensait-il.

— La femme de notre voisin est mourante, dit-elle. Je vais aller demander comment elle va, ça me permettra de dire que cette musique était une erreur du visiteur. Sans quoi c'est un scandale.

Elle sortit en boitillant et Fritz l'entendit monter assez vite.

— Qu'est-ce qu'elle a, la femme d'en haut ?

— Elle est foutue, pneumonie et tuberculose, dit Walter. Mais elle ne se presse pas. Encore une cigarette ?

— Non merci, dit Fritz en éteignant son mégot. Tu as encore fait de nouvelles découvertes sensationnelles ? — Walter ne répondit pas. — Tu te souviens que chez Vos, en sixième, tu me

disais que tu fabriquais dans ta chambre une magnéto si puissante que les portières des voitures qui passaient s'ouvriraient d'elles-mêmes ? Et tu sais qu'à l'époque, je le croyais ?

— C'était vrai, dit Walter.

— Comment s'appelait donc le garçon que nous avons gardé à la maison cet après-midi d'échecs au quartier du Ciment ? demanda Fritz.

— Hans Houting ?

— Oui, ma parole, c'est celui-là, dit Fritz. Tu te souviens qu'il avait rempli de sable une section de chambre à air, comme une espèce de saucisson ? Il la prenait avec lui le soir quand il devait descendre l'escalier tout seul pour aller aux cabinets, disait-il, comme un gourdin.

— Je ne m'en souviens plus, dit Walter.

— Moi, je me souviens d'un tas de choses, dit Fritz. Toi, tu avais toujours un cendrier ou une assiette pleine de mouches, que tu avais abîmées, mais qui n'étaient pas mortes et dont les pattes gigotaient encore.

— Pas seulement à cette époque, dit Albert, mais il se tut tout de suite.

— Tu n'as jamais eu de nouvelles de tes parents ?

« Merde, se dit-il, quelle question. »

— Non, dit Walter d'un ton bref, avec un coup de tête.

Après cela, ce fut le silence. Ils écoutaient un faible bruit de pas au-dessus de leur tête et entendirent Clara qui descendait avec précaution.

— Heureusement, ils n'avaient pas remarqué la musique, dit-elle en se rapprochant du feu.

— Quel âge a cette femme ? demanda Fritz.

— Cinquante-six ans, dit Clara. Elle est encore pleinement consciente. Elle parle très doucement. On m'a offert du thé et, brusquement, sa fille a dit : « Elle a parlé. » Ils se sont rapprochés du lit et ont écouté tout contre ses lèvres. Elle dit : « On a sonné. » C'était vrai. Et personne ne l'avait entendu.

— Oui, dit Fritz, les mourants gardent jusqu'au dernier instant une ouïe très fine. Il faut faire très attention à ce qu'on dit pendant l'agonie, car ils entendent tout. J'ai lu cela quelque part. On doit, autant que possible adoucir l'agonie du patient, on la décrit comme si c'était une maladie. Il faut ouvrir les fenêtres

pour renouveler l'air et rester tout près du malade. Qu'as-tu au pied, Clara ?

— Je suis tombée du perron, dit-elle en tâtant sa cheville gauche, elle est encore enflée mais je n'ai presque plus mal, si je fais attention en marchant.

— En tout cas, ils ne se pressent pas là-haut, dit Walter. C'est comme ça depuis trois jours, je ne crois pas que ce soit pour aujourd'hui.

— On dirait vraiment que tu l'attends, dit Albert.

— Je veux cet appartement, dit Walter, il est beaucoup plus clair que celui-ci. Le propriétaire est d'accord.

« Pourquoi ne suis-je pas resté chez moi ce soir ? » pensait Fritz. Il se redressa.

— C'est vraiment le bon moment pour mourir, dit-il. A sa place, je m'arrangerais pour être enterrée avant le dégel, sans quoi le cimetière est si marécageux. Le jour vient pour nous tous.

— Mais pas avant son temps, dit Albert.

— Je n'en crois pas un mot, dit Clara, qui se mit à se peigner les cheveux.

— Je passais hier au Riembaan, dit Albert. Un homme a voulu sauter dans le tram en marche, sur la plate-forme arrière de la motrice. C'était idiot. Il a sauté à côté et roulé dessous. Tu vois ça d'ici, des cris de femmes, un attroupement tout autour. Mais c'était une chance. Le tram s'était arrêté tout de suite, il n'avait pas encore pris sa vitesse. On l'en a sorti devant les roues ; il avait les vêtements salis et déchirés, ses lunettes cassées. Il portait une monture toute tordue, vide. C'était comique, car son visage n'avait que quelques bosses. L'homme était absolument intact. Il était très calme, blanc comme un linge et ne disait rien. Alors j'ai vu le wattman se diriger vers lui. Et voilà qu'il se plante devant lui et lui dit : « Eh bien, qu'est-ce que tu voulais faire, hein ? » Et il lui flanque deux gifles en pleine figure, une de chaque côté. Là-dessus, cet homme éclate brusquement en sanglots et dit d'une voix toute drôle : « Je voulais prendre le tram ! » — Albert l'imita d'une voix grêle et pleurnicharde. Ils se mirent à rire, tous les quatre. — « Je voulais prendre le tram ! » cria Albert encore une fois.

— Moi aussi, je saute toujours dans le tram et du tram en marche, dit Walter. C'est une question de chance. Aucun accident n'arrive à qui n'a rien contre soi. Tu connais Wim Barneveld ? Ce garçon à l'énorme tignasse ?

— Non, dit Fritz.

— Non ? Tiens, je croyais que si. Tu sais qu'il est tout à fait chauve, maintenant ?

— Comment le saurais-je ? demanda Fritz.

— Ah oui, c'est vrai. Je l'ai rencontré il y a trois ou quatre mois, il est aviateur. Je ne l'avais plus vu depuis six ans. Nous avons été boire une bière ensemble et je me disais tout le temps : son visage a changé. Là-dessus, il enlève son képi d'aviateur et il a la tête tout chauve, à tel point qu'on ne se rend pas compte tout de suite qu'il n'y a plus un cheveu dessus. Il n'a plus de sourcils ni de cils. Une maladie des cheveux. Je m'étais déjà aperçu de quelque chose alors qu'il avait encore son képi sur la tête, mais je ne savais pas ce que c'était.

— Je ne vois pas le rapport, dit Clara.

— Nous parlions de témérité, n'est-ce pas ? demanda Walter. Ce Barneveld a passé un certain temps à Soesterberg. Dans le Veluwe, ils faisaient alors du rase-mottes, me dit-il. Très bas dans les vallées et remonter au dernier instant, avant chaque colline. Il m'a raconté qu'ils rentraient parfois avec des branches de sapin aux ailes. Ils volaient aussi sous le pont, près de Nimègue.

« De toute manière, il est neuf heures cinq », pensait Fritz. En haut, un objet tomba par terre.

— Qu'est-ce qu'ils laissent tomber là-haut, dit Walter, ces gens sont si maladroits.

— Ils sont très bien, dit Clara.

— Les voisins d'en bas, poursuivit Walter, nous ont raconté comment ils ont emménagé pendant l'hiver de 1944. Ils avaient six cents kilos de charbon. Cela leur semblait si énorme qu'ils allumèrent deux poêles. — Fritz partit d'un éclat de rire. — Et en janvier, tout était brûlé. Ils ont dû se coucher et ne se lever que quelques heures, une fois par semaine, quand il y avait un bon pour les betteraves ou autre chose de ce genre. Mais ils n'en sont pas morts.

— Je crois que tes rêves commencent à se réaliser, dit Albert.

— Hélas, je dois m'en aller, dit Fritz, j'ai encore une visite à faire avant de rentrer.

— Prends encore une cigarette pour la route, dit Walter, et il lui en mit une entre les lèvres.

Le chien descendit avec eux mais, à la moitié de l'escalier, Walter le prit par la peau du dos, mit le pied sur le bout de sa queue et appuya de toutes ses forces. L'animal poussa un hurlement, qui se termina en beuglement. Walter leva le pied et ils poursuivirent leur descente, tandis que le chien remontait à toute allure en gémissant toujours.

— Surtout, reviens quand tu pourras, dit Walter, lorsqu'ils furent à la porte d'entrée.

Fritz descendit lentement le perron. Les réverbères se reflétaient dans la glace du canal. Il tapa de la semelle, releva son col et reprit sa route en courbant la tête. Il était neuf heures dix-huit à l'horloge accrochée à la façade d'une banque.

Lorsqu'il rentra, son père était couché sur le divan, tandis que sa mère, assise à table, parcourait des journaux.

— Tu reviens tôt, dit-elle.

— Oui, dit-il, je voulais encore m'arrêter chez un ami sur le chemin du retour, mais il n'était pas chez lui. Voyons un peu ce que donne la radio.

— Il y avait un bon jeu radiophonique tout à l'heure, dit-elle.

— Ah, sur quel sujet ? demanda-t-il.

— Eh bien, dit-elle, au sujet de l'ancien temps en Angleterre, non, en Irlande, le temps des comtes et des grands propriétaires.

La radio était allumée. « Les Vagabonds continuent avec Sensation numéro un », annonça le commentateur.

— Ah là, là, dit sa mère, lorsque le numéro commença, c'est épouvantable.

— Il faut essayer de suivre la musique de jazz, dit Fritz.

Il s'était assis sur une chaise à côté de l'appareil.

— Il n'y a pas moyen d'arrêter ce charabia ? demanda son père en se redressant.

— Non, dit Fritz, il faut l'écouter, alors tu entendras que ce n'est pas un bruit désordonné. L'orchestre donne le rythme, le saxophone joue les mélodies et les improvisations.

— Mais on pourrait diminuer le son, dit l'homme et il tourna le bouton.

Puis il se recoucha. Fritz prit le bouton et le ramena

lentement, graduellement vers la droite aux moments où l'on n'entendait qu'un faible tambour.

— Je vais me coucher, dit sa mère brusquement, je n'ai pas l'intention de prolonger la soirée.

Elle disparut dans la pièce du fond et ferma les portes coulissantes avec un claquement.

« Il n'est pas certain que ce claquement soit accidentel ou intentionnel », pensait Fritz. Son père se leva et se mit à faire les cent pas devant la bibliothèque, il toussota, se prit le menton dans la main, ouvrit la bouche, mais se tut.

Fritz éteignit la radio, qui commençait un air de valse, il sortit prudemment de la chambre, passa dans la pièce à côté, alluma le foyer à gaz et s'assit au bureau. Il entendait son père aller et venir dans le living-room. Il était dix heures. Il ouvrit sa chemise, passa la main sous son maillot et se tâta la poitrine. Puis il releva sa chemise et son maillot, contempla son ventre qui, du fait qu'il était assis, formait un pli, et mit le petit doigt de la main droite dans son nombril. Il flaira son doigt et l'essuya à son mouchoir.

Peu après, il entendit dans le living-room le bruit des portes coulissantes qu'on ouvrait et de la lampe qu'on éteignait. Il se dirigea vers la cuisine et était sur le point de se brosser les dents lorsqu'il entendit des voix dans la chambre à coucher. Il s'approcha de la porte, dans le couloir. Sa mère parlait, en phrases précipitées, pleurnichardes. Chaque fois qu'elle avait fini, Fritz entendait le grognement sourd de la voix paternelle. Puis c'était de nouveau le silence, mais cela reprenait tout de suite après. Brusquement il eut l'impression que sa mère s'asseyait dans son lit et se retenait de pleurer, car il entendit nettement sa voix, plus forte que précédemment.

— Tu n'as jamais, disait-elle, jamais de ta vie tu n'as pensé à personne qu'à toi et tu ne t'es jamais demandé si...

Fritz rentra vivement dans la cuisine. « Je n'entends rien, dit-il en fermant les yeux, je n'entends rien. Rien. » Il referma la porte et se brossa vite les dents. Quand les voix augmentaient, il fredonnait tout seul. « Wom wom wom wom ! » chantonnait-il alors, avec de lourds bourdonnements dans la tête.

Il éteignit à la cuisine et, sans bruit, il entra dans sa chambre. « Voilà que j'ai de nouveau oublié de mettre mes souliers et mes chaussettes derrière le poêle, se dit-il, demain il faudra remettre ces affaires humides. Mais non, demain c'est encore Noël. »

— Ecoutez le message de Noël, dit-il à haute voix, le sauveur est né. Il est mort au Golgotha, twitwitwit boumboum.

Lorsqu'il fut au lit et eut tiré la couverture sur lui, il pensa : « A vrai dire, les cloches devraient sonner à minuit, ce serait merveilleux. » Il sentit ses yeux se mouiller, mordit dans le drap et s'endormit.

Il se réveilla à trois heures avec une impression de lourdeur dans le corps et un violent besoin d'uriner. Après l'avoir fait, il s'endormit en se frottant les pieds l'un contre l'autre.

Il rêva qu'il se trouvait au premier étage d'un grand magasin. Tout en y flânant, il sentit un besoin d'uriner de plus en plus violent. Il se rendit aux cabinets, mais des ouvriers y étaient occupés à des travaux de maçonnerie. Au rez-de-chaussée, l'urinoir était barricadé de planches portant un écriteau : « En dérangement. » Il prit l'ascenseur pour le second étage.

Là, il fut arrêté à l'entrée des cabinets par une demoiselle de magasin vêtue de blanc, qui lui dit : « Vous ne pouvez pas vous en servir, il faut s'inscrire. »

Au troisième étage, il ne trouva aucun petit endroit. Il monta au galop jusqu'au dernier étage, le quatrième, et se précipita vers le coin de la salle, mais là, sur une porte grise, un écriteau vert, carré, portait ces mots : « Sortie de secours. Ne peut être ouverte qu'en cas d'alarme. Toute rupture inutile du cadenas sera punie. » Sous l'écriteau, le mot « Messieurs » était rayé d'un trait de pinceau en diagonale.

Au moment où il redescendait à fond de train, les haut-parleurs crièrent : « Le magasin ferme. Le public qui se trouve encore à l'intérieur doit se rendre à la direction et payer une amende. » L'étage était désert et on n'y voyait plus que des membres du personnel. Il se trouvait au rayon d'ameublement, près d'une table chargée de vases. Il en prit un, se réfugia derrière un écran, remplit le vase en urinant et le remit à sa place. Le besoin de se soulager n'avait pas diminué. Prudemment, il remplit un vase après l'autre jusqu'à ce qu'ils fussent tous pleins. Lorsqu'il n'y eut plus rien à remplir, il ne put toujours pas s'arrêter et fut obligé de se soulager par terre. Ainsi, urinant toujours, il se faufila précautionneusement de rayon en rayon jusqu'en bas.

En descendant le dernier escalier, il se trouva soudain devant une file de demoiselles de magasin, rangées la main dans la

main, d'une balustrade à l'autre et qui lui barraient la route. « Tout est découvert, se dit-il, je dois me cacher. » Il remonta l'escalier à toute allure, en gardant de l'avance sur le groupe hurlant qui le poursuivait. Au troisième étage, il se glissa sous une pile de paillassons, mais il entendit crier : « Fouillez bien le rayon de revêtements de plancher. » Il renversa sa protection et se précipita vers l'étage supérieur. Il avait cessé d'uriner. Il retrouva la porte de secours, l'ouvrit et se trouva sur un balcon. Il n'y avait pas d'échelle de secours. « Allez voir aussi derrière la porte d'incendie », entendit-il crier, plus près maintenant. En bas, juste sous lui, un train passait. « Sautons », dit-il. Après avoir calculé la distance et la hauteur, il se jeta dans le vide et atterrit sur le toit d'un wagon.

Il put se glisser dedans et s'assit dans un compartiment vide. Le train se mit à tourner en rond et prit une allure inquiétante. Il se sentit pris de vertige comme dans une trop rapide attraction de Luna-Park. Soudain quelqu'un fut assis en face de lui et le regarda d'un air pénétrant, sous un chapeau noir dont le bord devait bien avoir cinquante centimètres de large. « C'est un chien », se dit-il. Lorsque la créature ouvrit son manteau il vit qu'en effet c'était cela. Sur la peau du ventre, il avait une rangée de boutons jaunes, comme sur un veston. Lorsqu'il regarda son visage, la tête de chien se changea en tête de cochon. « Je suis au courant, dit le monstre, je sais ce qui s'est passé. N'essayez pas de vous disculper. » Tout en parlant, la tête s'orna d'un bec. Lentement, la créature se pencha vers lui. Il se réveilla.

Il était six heures et demie. Il sentit de nouveau un violent besoin d'uriner, mais il ne se leva pas. « Ne pas me rendormir, se dit-il, en aucun cas. » Il retira son oreiller de sous sa tête. « Il faut que je sois assez inconfortable pour rester éveillé », se dit-il. « Pensons à un tas de choses », pensait-il. Il se souvint d'une histoire qu'un camarade de classe lui avait racontée. Un garçon de dix ans, dont le père sommeillait sur un banc dans le jardin, lui avait tranché la tête d'un coup de hache. C'était décrit dans un livre pédagogique appartenant à son ami.

La raison de l'acte était la curiosité. Ce n'était ni la haine ni le besoin de tuer, disait le livre, que Fritz se souvenait avoir parcouru, mais la curiosité de l'enfant, qui voulait voir ce qu'il en serait, une fois la tête enlevée.

Puis il se souvint d'un fait divers, vieux de quelques semaines,

où il était question d'un petit garçon qui avait grimpé dans l'écrémeuse d'une laiterie et d'un camarade qui avait mis l'appareil en mouvement, suivi de mort immédiate. « C'est la force centrifuge, pensa-t-il, le sang se caille. » Il étudia les figures que la lumière du réverbère d'en face dessinait au plafond.

Il se souvenait presque mot pour mot du texte d'un fait divers qu'il avait lu l'été précédent. Un paysan avait demandé à son valet de ferme de lui lancer la fourche par-dessus le chariot. Comme le garçon ne se pressait pas de le faire, le fermier, debout sur le bord du chariot, se pencha au-dessus du foin au moment où la fourche arrivait. Les dents lui transpercèrent les yeux et il tomba mort dans la charrette.

Au mur, l'horloge avait un tic-tac bruyant. « Dans le Midi, il y a des accidents bizarres », pensa-t-il. Sa mère avait sursauté lorsqu'il lui avait lu dans le journal le malheur qui était arrivé dans une cour de ferme. Deux enfants jouaient avec une hache et un billot. « Mets ta main sur le billot », dit l'un et l'autre l'avait fait. « Il la retirera bien », s'était dit le garçon, qui tenait la hache. « Il ne frappera pas », s'était dit l'autre. Ils se trompaient tous les deux. La main avait presque été arrachée, si bien qu'il fallut l'amputer.

Il faillit se rendormir, mais secoua plusieurs fois la tête, énergiquement. « Pourvu que nous ne nous endormions pas, pensait-il, cette bête reviendrait. »

Il se rappela comment son frère, à l'âge de neuf ans, s'était réveillé trois nuits de suite en hurlant, toujours après le même rêve. Un singe le poursuivait et essayait de l'écraser avec une charrette à bras contre un trottoir. C'était une poursuite autour d'un pâté de maisons. Chaque nuit, s'il prenait un peu d'avance, un loup s'amenait du côté opposé. Le rêve finissait là. Après la troisième nuit, sa mère avait dû consulter un médecin, qui prescrivit de mettre Joop la tête dans l'eau froide, dès son réveil. Lorsque, la nuit suivante, il se réveilla en hurlant, son père lui poussa la tête dans un seau d'eau. Après quoi le rêve n'avait plus reparu.

Le temps d'y réfléchir et il était sept heures dix. Chaque fois qu'il était sur le point de s'endormir, il se réveillait en sursaut. Il en fut ainsi jusqu'à huit heures ving-deux. « Maintenant je ne risque plus grand-chose, se dit-il, si j'ai des ennuis, je me réveillerai en plein jour. » Il s'endormit et ne rêva plus.

V

A neuf heures, lorsqu'il fit bien clair, il se réveilla. « Le second jour de Noël a commencé », pensa-t-il. « Il est à peu près certain, dit-il à haute voix, en regardant le ciel au-dessus des maisons, que le temps sera clair et sec. Ne nous attardons pas trop au lit. »

Pendant qu'il se lavait, son père entra, tout habillé, dans la cuisine et surveilla la bouilloire, dont l'eau chantait déjà.

— Bonjour, mon garçon, répondit-il au « bonjour » de Fritz.

Il mit trois œufs dans un poêlon vide, posa celui-ci sur le réchaud à gaz et y versa de l'eau bouillante de la bouilloire.

— Que fais-tu, pour l'amour du ciel ? demanda la mère de Fritz, qui entra, vêtue d'une chemise de nuit rose, tu fais cuire les œufs ? Il faut les mettre dans l'eau quand celle-ci bout très fort. Ce n'est pas comme ça qu'ils vont cuire. Maintenant, l'eau a cessé de bouillir et il faut attendre quelques minutes pour qu'elle recommence. Comme ça, on ne sait jamais quand ils sont cuits. Tu mets ton pull-over blanc, Fritz ? demanda-t-elle.

Puis elle se rendit aux cabinets.

Au début du petit déjeuner, personne ne parla. « Ça commence bien », pensait Fritz. Son père soupirait à chaque tartine qu'il prenait. « Comme si de lever le bras et de le ramener était une lourde tâche », pensait Fritz. Sa mère regardait son assiette et versait le thé.

— Que penses-tu du temps, papa ? demanda Fritz.

— Il n'a pas l'air mauvais, répondit l'homme, en jetant un regard vers la fenêtre.